A.DVORAK : Quatuor n°12 en Fa majeur, "Américain" op.96
Allegro ma non troppo - Lento - Molto vivace - Vivace ma non troppo

Lors de son séjour au Etats-Unis, tout empli de la nostalgie de son lointain pays, Dvorak va être l'objet d'inspirations fulgurantes qui seront à l'origine d'œuvres parmi les plus célèbres. Profondément impressionné par une musique qu'il découvrait, en particulier celle des Noirs lors de leurs réunions liturgiques et celle des Indiens, il recherche une synthèse entre ces mélodies poignantes et ces rythmes enlevés et le langage profondément slave qui lui est propre.
Le quatuor "Américain" est un des fleurons de cette synthèse; il en résulte une œuvre exceptionnelle, généreuse, abondante et portée par un souffle tellement intense que son triomphe initial ne s'est jamais démenti. Comment en effet ne pas être transporté par les sonorités chatoyantes dont Dvorak affuble la fougue musicale d'un pays au sang neuf. Magnifique réussite d'un homme universel, au sens littéral du terme.

Le premier mouvement s'ouvre immédiatement dans un chatoiement sonore où les doubles-croches en fa majeur des deux violons semblent la réponse optimiste au sombre mi mineur qui débute le premier quatuor de Smétana. Et l'alto rentre dans un thème enthousiaste et débordant de verve, repris par le premier violon, et suivi par quelques séquences de plus en plus rythmées qui vont finalement se calmer pour laisser place au deuxième thème, énoncé par le premier violon dans un pianissimo frémissant, formant avec les autres instruments un choral poignant. Le début du développement se passe dans une tension de plus en plus intense, qui va se résorber dans un thème fugué très inspiré du folklore américain, qui s'exacerbe et retourne peu à peu vers le thème initial pour la réexposition. Après l'énoncé du deuxième thème, la coda est annoncée par un violoncelle sémillant et le mouvement se termine dans un hymne triomphant.

L'irrésistible Lento qui suit est une des pièces les plus connues de toute la musique de chambre. Comme son frère le mouvement lent de la Symphonie du Nouveau Monde, il est directement inspiré d'une cérémonie funèbre indienne, traité avec toute la sensibilité intense de l'âme slave. Au dessus du rythme immuable de l'alto qui chante avec les pleureurs, ponctué par les pizzicati du violoncelle, le premier violon énonce sa lente complainte douloureuse et sereine. Repris par le violoncelle, puis rejoint par le second violon, le chant s'exacerbe jusqu'à culminer en duo au premier violon et au violoncelle, puis se calme peu à peu avant de se fondre résigné dans le dernier énoncé du violoncelle et dans les dernières plaintes de l'alto. Prodigieuse maîtrise!…

Le contraste est complet avec le mouvement suivant. Sur un thème plein d'entrain, le second violon et le violoncelle lancent le scherzo, rattrappés par les deux autres instruments. Dvorak a inclus dans le deuxième thème le chant d'un oiseau, le tanager, qui l'avait beaucoup impressionné pendant qu'il composait. Le trio, dans un mineur retenu, se fait un peu menaçant par les violentes accentuations du rythme pointé à la basse mais revient rapidement à l'élan initial.

S'il fallait contredire qu'il n'est pas de musique heureuse, sans doute devrait-on prendre comme exemple le dernier mouvement de ce quatuor. Débordant de joie et d'esprit, sur le rythme endiablé des cow-boys du Far-West en lesquels se transforment ses trois comparses, le premier violon énonce son thème sautillant et ininterrompu tout au long du mouvement, mis à

part deux épisodes extraordinaires, où les noirs de Harlem viennent entonner un cantique religieux d'une beauté à couper le souffle, et qui va lui même se transformer en un cri d'enthousiasme et de reconnaissance. Le quatuor se termine alors sur un magnifique tourbillon d'espérance.